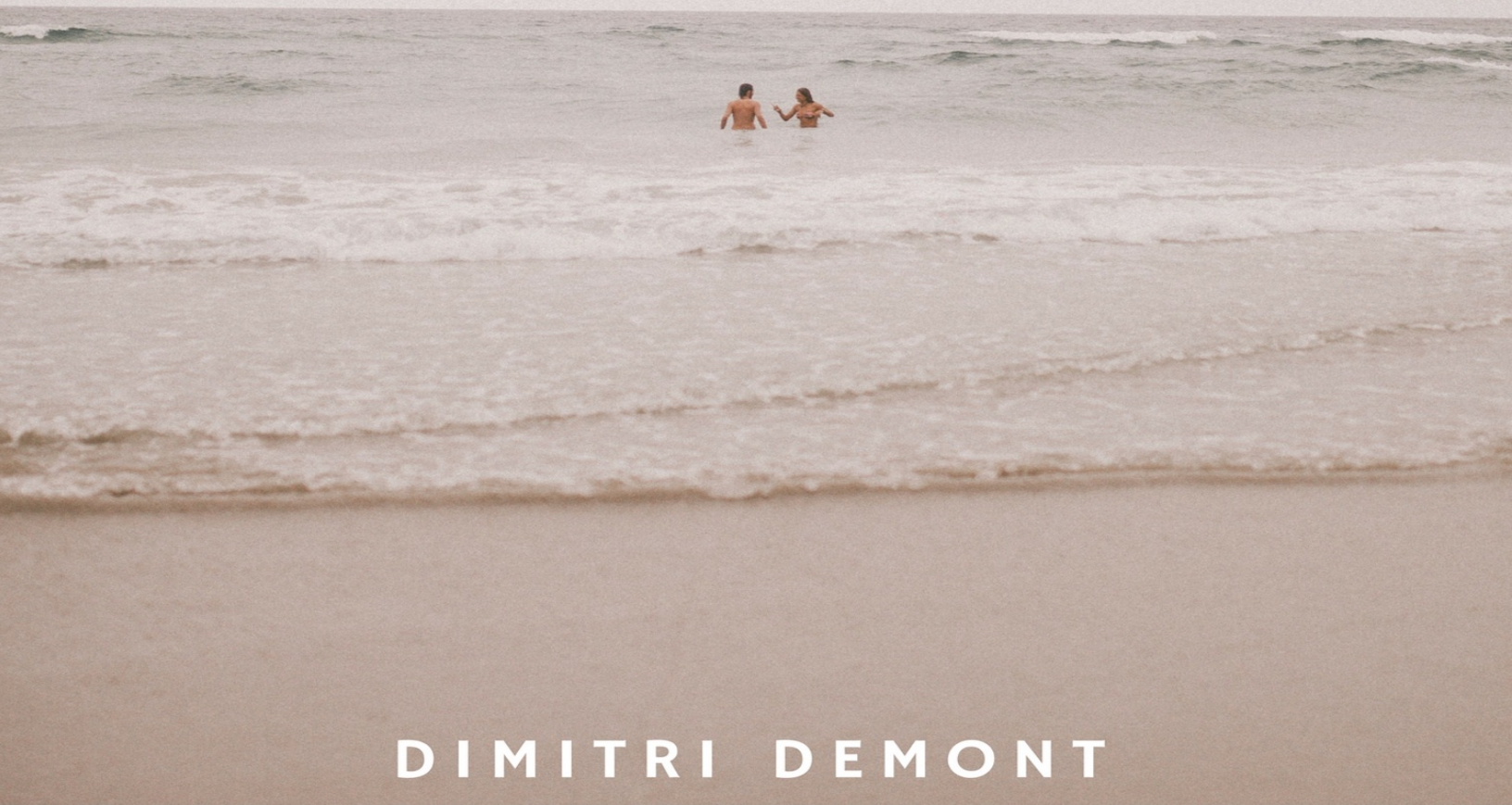
LE CIEL N'ENVAHIRA PAS LA MER



DIMITRI DEMONT

Dimitri Demont

Le ciel n'envahira pas la mer

© Dimitri Demont, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1435-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Naïna de Bois-Juzan,

Monadorée.

I

Le temps est bon. La terrasse de la chambre est baignée de soleil. Simon ouvre les portes fenêtres et marche jusqu'à la balustrade. Le sol de pierre chauffe ses pieds nus. Il n'a pas froid. Le vent léger dans les arbres est comme du papier qu'on froisse. Ici il est à l'abri, mais le vent est probablement plus fort sur la plage. On n'est pas encore au moins de juin, mais c'est déjà un temps d'été. Il ne fait jamais excessivement chaud en Bretagne. Au plus fort du mois d'août, il fera à peu près ce temps-là. Ici, quand il ne pleut pas, le climat est *juste*. On le ressent à peine, on est comme dans un bain où l'eau s'est attiédie avec le temps qui passe.

Simon est arrivé hier soir. Ça lui a pris comme ça, juste après son café avec elle. Il est rentré chez lui et, sans réfléchir, il s'est connecté sur le site *voyages-sncf.com*, et a pris un train pour Lamballe. Alors, il a appelé son grand-père pour le prévenir de son arrivée et lui donner l'horaire du train. Il n'avait aucune envie de rester à Paris.

Une fois habillé, il descend à la salle à manger et salue ses grands-parents. Il se prépare le petit-déjeuner qu'il affectionne depuis son enfance : chocolat chaud, jus de fruits, et surtout tartines de bâtard court coupé, couvertes de beurre salé et de confiture de fruits rouges. Selon les époques, selon son humeur, il en avale entre quatre les jours de petite forme, et jusqu'à douze ou treize les matins de grand appétit. Simon est affamé. Il engloutit la moitié d'une boule de pain. Sa grand-mère lui demande comment il vit sa rupture. Simon parle rarement de sa vie amoureuse avec ses grands-parents, mais le contexte l'y a quelque peu obligé cette fois-ci. S'il n'a rien dit à son grand-père hier au téléphone, il lui a présenté la situation dans les grandes lignes quand ils sont rentrés de la gare. Le temps d'une nuit, et sa grand-mère était mise au courant.

« Ça pourrait aller mieux, on va pas se mentir…

— C’est sûr. Tu es sûr que c’est définitif ?

— Ben on sait jamais, mais là vraiment ça m’en a tout l’air, oui. »

Son grand-père intervient, protecteur : « Bon en tout cas ici, on va bien s’occuper de toi tu verras ». Simon sourit à ses grands-parents. Il sait qu’ils s’occuperont bien de lui. D’une certaine manière, c’est pour ça qu’il est venu. Il range son petit-déjeuner et va chercher sa parka. Il veut retrouver sa ville correctement. Depuis vingt-cinq ans, chaque fois qu’il revient à Quassaint, la première promenade compte. Quassaint n’est pas une ville qu’on retrouve n’importe comment. Il y a un tout un rituel, une étiquette. Il n’y a rien de plus civilisé que le rapport entre un homme et la terre qu’il aime. Retrouver correctement, c’est retrouver pleinement. La ville est trop grande pour qu’il la parcoure à pied. Simon prend donc son vélo pour l’inspecter, comme un directeur d’internat fait parfois l’inspection des chambres. Il est tard, tout le monde dort. Il arpente les couloirs dans l’obscurité. Et les internes qui sommeillent ne le savent pas, mais cet homme qui est dur avec eux la journée, redevient le soir leur protecteur, leur bienfaiteur. C’est pareil ici. Secrètement, Simon a l’impression de veiller sur chaque endroit de cette ville.

Il part pour un tour qu’il espère le plus grand possible. Il faut qu’il aille partout. Il descend à la grande plage, il dévale la rue des Vagues sous les pins, il tourne à gauche à l’embranchement de la côte de l’Hécaut, puis à droite, et longe sur quelques dizaines de mètres les maisons basses. Simon aperçoit enfin le Grand Hôtel aux murs blancs et aux colombages rouges. Là, il entend pour la première fois le grondement de la mer. Ce n’est pas vraiment un grondement d’ailleurs. C’est comme en ville un chantier de l’autre côté de la rue. Un chantier débuté il y a un an, il y a des millions d’années, et qui continue, continue, ne finit jamais. Il arrive sur la digue, freine et s’arrête quelques instants pour regarder et mieux écouter la mer. Depuis la digue, le paysage est enfin complètement déplié : la plage est nue, elle reçoit les paroles verticales du soleil. Le vent agite les cheveux de

Simon et certains pans de son manteau léger. Au loin, les vagues s'échevellent les unes après les autres. Il retrouve enfin le paysage qu'il connaît et qu'il aime depuis qu'il est enfant. Ce paysage aujourd'hui, ce café hier… le jeune homme déborde d'une émotion intérieure qui gonfle sa poitrine et pointe en un sanglot qu'il ravale. Il repense à ce qu'elle lui a dit hier. Un simple café dans un endroit impersonnel, pour lui annoncer que c'était fini. Leur relation était périssable, finalement. Contrairement à ce qu'il a cru pendant des années, il n'y aura pas de Jeanne Vioud. Il sourit mélancoliquement et regarde la mer. De temps en temps, un nuage se reflète sur elle. Son travail amnésique sur le rivage est incessant, sa besogne est éternelle. Si la mer œuvre ainsi sans relâche depuis que le monde est monde, c'est qu'elle le fait pour quelque chose, qu'elle a quelque chose à dire. Peut-être pas à tout le monde, mais au moins à ceux qui savent l'écouter. A-t-elle quelque chose à dire à Simon ? Il la regarde avec insistance, mais elle ne lui dit rien. Pourquoi sa petite-amie l'a largué hier ? Pas un mot ; la mer se retient. S'il pensait trouver une réponse simplement en venant depuis Paris jusque sur cette plage, c'est raté.

Simon n'est pas effondré. Il a pleuré hier soir, il a pleuré une bonne partie de la nuit, parce que quand on ne s'y attend pas, c'est toujours comme si on prenait une porte en pleine face. On pleure d'abord de surprise avant de pleurer de douleur. Mais la douceur du matin et l'air marin ont séché ses larmes. Il n'est plus qu'abasourdi. La mer ne dit rien, mais il sait qu'il a bien fait de venir. Il a tout le temps : trois semaines de coupure entre son ancien et son futur boulot ; clause de non-concurrence, il est forcé de ne pas travailler. C'est fréquent dans la publicité. Simon a déjà eu comme ça l'occasion de venir, à quinze ans, quand ses parents ont divorcé. Il leur avait demandé de lui payer le train jusqu'à Quassaint, bien avant le début officiel des grandes vacances. Ses parents avaient évidemment accepté sans rien dire ; ils étaient loin d'être en position de force. Il était resté quelques jours chez ses grands-parents, et n'était rentré qu'une fois consolé. Il vient depuis qu'il est né. C'est sûrement pour ça qu'à chaque blessure intérieure, il ressent le besoin de se retrouver là. Cette ville est au fond son seul repère. Et ici, il y a le silence. Ça ne fait pas nécessairement réfléchir ou avancer, mais c'est peut-être bien l'enjeu : cesser de penser, se débrancher l'esprit, faire

l’inverse de cogiter.

Avec Jeanne, tout allait pourtant bien. C’est ce qu’il croyait jusqu’à hier, et pourtant c’est fini. Et dire qu’il l’a connue ici, à Quassaint. Il regarde devant lui l’emplacement vide du club de plage. Comme lui, elle y allait quand elle était plus jeune. Elle a toujours été là, quelque part ici, comme lui. C’est pour oublier qu’il est venu, mais il se rend compte qu’ici, tout va lui rappeler leur histoire. Au fond, c’est peut-être justement pour ça qu’il est là. Parfois, le nageur s’éternise dans son couloir quand la course est finie. Flotter dans l’illusion que l’on se bat encore, maintenir artificiellement la relation en vie. Il balaie le paysage de son regard. Il retrouve en souriant les détails de cette plage qu’il connaît par cœur, où chaque grain de sable est la coquille d’un souvenir passé, ou futur. La grande plage est un arc de cercle de trois kilomètres de long, dont la ligne se courbe à peine. Elle est faite de sable blanc et beige, doux et dur selon les endroits. À l’est, la Pointe étale ses rochers sombres, le nez dans le chahut des vagues comme la proue d’un bateau. Au-delà de la Pointe s’étend, plus à l’est encore, la baie de Quassaint, où la mer rampe, puis court jusqu’au Doguil, à Cieulan et Cujas. Et plus on longe la grande plage de Quassaint en progressant vers l’ouest, plus on peut apercevoir en se retournant, après Cieulan, toute la côte bretonne qui remonte vers la Normandie : Saint-Lunaire, Dinard, et Saint-Malo, quasi constamment voilé par la brume, qu’elle soit de bon ou de mauvais temps. À l’ouest, la plage s’étire, élastique, souple et large comme un ruban. Au bout, le sable part se plier sous l’Isle, sous l’hôtel des Bains devenu une copropriété d’appartements. Entre les deux pointes, la plage est si grande que la terre perce sous le sable. Simon repense avec dédain aux plages étriquées de la Côte d’Azur, où la plage n’a pas assez de place pour elle, pas assez de place pour s’affirmer, se revendiquer comme plage. Ici, celle-ci est tiraillée si fort qu’en son centre, qu’en son ventre, le sable devient transparent. Elle gonfle, respire à pleins poumons, la peau tendue, proche d’éclater. Et tout le long de sa courbe, du Yacht Club à l’hôtel des Bains, s’étend le Boulevard de la Mer, simplement séparé du sable par une langue de dunes et une barrière blanche en pierre qui cerne l’arc de végétation comme des bagues sur une rangée de dents.

Simon appartient à l’est de la plage. Les rues et le hameau de la Pointe, qui surmontent la Pointe elle-même, et toute la partie Est de la plage, sont le quartier résidentiel huppé de la ville, fait de villas dont certaines ont plus d’un siècle. Été après été, il a grandi ici, au milieu de ces maisons ; il les connaît presque toutes, parce que presque toutes appartiennent à des amis ou à de la famille. Ici, c’est chez lui. Il en connaît tous les recoins parce qu’il y vient depuis qu’il est né. C’était en août. Dès ses premiers jours, ses parents l’ont emmené à Quassaint alors qu’il n’était qu’un nouveau-né. Et c’est la même chose pour ses amis : tous parisiens, mais qui ont en quelque sorte tous poussé ici ; par à-coups, année après année. Avec le temps, il s’est rendu compte que chacun de ses amis vivait aussi à Paris, qu’ils avaient tous d’autres amis là-bas, peut-être plus importants qu’ici. Mais ils changeaient d’école, ils faisaient de nouvelles connaissances, ils déménageaient. Alors qu’ici, ils reviennent toujours. Et durant toutes les années qui se sont succédées depuis sa naissance, une chose a toujours été plus forte, plus solide que les vicissitudes traversées par ailleurs : la certitude de revenir à Quassaint tous les étés. C’est pour ça que sur ce côté de la plage, le côté de la Pointe, sur cette portion de plage qu’on appelle même parfois « la plage de la Pointe » comme si elle était séparée du reste, il se sent pleinement chez lui.

Pourtant, ça n’a pas toujours été le cas. Pendant de longues années, Simon ne s’est pas senti légitime ici. Il y avait une maison comme les autres, en apparence, rien ne dénotait. Mais quelque chose sonnait de plus en plus faux. Le père de Simon vient d’un milieu pauvre. Il n’a pas d’argent. Dans cette ville bourgeoise, ça a forcément fini par se voir, se savoir. Cette caractéristique détonait dans le paysage. C’est pour ça qu’il ne s’est jamais senti complètement chez lui vis-à-vis des autres. Jusqu’à ce qu’il fréquente Jeanne. Tout était alors oublié, tout allait beaucoup mieux. Jeanne a toujours été des leurs, même la première d’entre eux. Pour lui qui n’a jamais été qu’à moitié de ce monde-là, côtoyer Jeanne, la fréquenter, puis devenir son petit-ami, ça l’a propulsé. Son rêve est devenu réalité avec elle. La Belle s’unissait avec le Clochard. Il faisait maintenant pleinement partie de cette

plage de la Pointe, était des leurs, était au centre des leurs. Mais son histoire avec Jeanne vient de se terminer. Sans cette fille qui l'a transformé, qui l'a fait, Simon ne sait pas trop ce qu'il va pouvoir faire ici désormais.

Sur un des balcons du Grand Hôtel, un retraité est sorti et regarde la mer. Il prend le relais. Simon peut remonter sur son vélo. Il roule jusqu'au Yacht Club, emprunte le Boulevard de la Mer. D'ici, il peut reprendre des yeux la plage dans son entièreté. Rouler sur le boulevard, c'est important parce qu'il est comme la colonne vertébrale de Quassaint. Ratisser ce boulevard, c'est comme tracer le premier trait d'une esquisse. C'est une manière grossière mais entière, brouillonne mais totale de tout embrasser, qui permet ensuite de rentrer dans le détail, de fouiller du regard et de ses pneus sur le bitume, telle rue, tel chemin, tel contour sombre de rocher sur le bleu froid du ciel. Dans chaque allée perpendiculaire, dans chaque rue déserte, Simon entend les arbustes qui bruissent, les oiseaux qui s'envolent, toutes sortes de bêtes visibles ou invisibles qui s'agitent à cause de sa présence. En roulant sur le boulevard, le vent sur ses mains ne lui fait pas mal. Décidément, le climat est *juste*. Il se demande encore : lui qui n'est qu'à moitié des leurs, est-ce qu'il pourra rester ? Si Jeanne l'a construit et qu'ils ne sont plus ensemble, que va-t-il devenir ? Il roule, et il pense à l'été qui arrive. La honte. Tout le monde saura. Beaucoup savent déjà, c'est sûr. Est-ce que tout ne va pas rebasculer ? Est-ce que les gens, les amis de Jeanne, tous les parents, les grands-parents, ne l'aimaient pas lui juste parce qu'elle l'avait adoubé ? Il imagine déjà le moment où il croisera les parents de Jeanne à la boulangerie ou au café l'été prochain. Son père ne l'a jamais vraiment apprécié, même après leurs quatre années de relation. Simon n'est même pas sûr qu'il lui redise seulement bonjour. Et puis tout tourne autour d'elle à Quassaint pendant l'été. C'est la princesse, la reine. Leur rupture fait culbuter d'un coup Simon dans l'ombre. Il préfère ne plus y penser.

Il arrive au bout du Boulevard de la Mer. Il descend enfin sur la plage. C'est la seule chose indispensable à faire quand il revient ici. C'est à chaque fois presque religieux : descendre de vélo, mettre l'antivol alors qu'il n'y a personne, se tourner vers la mer, faire deux pas pour traverser la digue, et